

Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz (éd.)

# STYLES

## GENRES, AUTEURS

6. La Suite du roman de Merlin, *Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John Perse*

Perse / Vallespir – 979-10-231-2004-2

PUPS 

### *Remerciements*

*Nous tenons à exprimer notre plus vive reconnaissance à Jean-Dominique Beaudin, Gérard Berthomieu, Jean-Louis de Boissieu et Françoise Rullier-Theuret pour leurs relectures attentives, si précieuses, des articles de ce volume.*

*Notre gratitude va également à Georges Molinié qui, malgré ses multiples obligations, nous a fait l'honneur et l'amitié de préfacer ce recueil.*

*Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz*

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6

## TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET DE LINGUISTIQUE FRANÇAISES

Collection dirigée par Olivier Soutet

### Série « Bibliothèque des styles »

1. *Styles, genres, auteurs*

Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon

2. *Styles, genres, auteurs*

Montaigne, Bossuet, Lesage, Baudelaire, Giraudoux

3. *Styles, genres, auteurs*

*La chanson de Roland*, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet

4. *Styles, genres, auteurs*

*La Queste del Saint Graal*, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais, Tocqueville, Michel Leiris

5. *Styles, genres, auteurs*

*Marguerite de Navarre*, cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras

*La Réécriture : formes, enjeux, valeurs autour du Nouveau Roman*

par Anne-Claire Gignoux

*René Char : une poétique de résistance. ÊTRE et FAIRE dans les Feuilletts d'Hypnos*

Isabelle Ville

### Série « Études linguistiques »

*Empirical Issues in Formal Syntax and Semantics 4*

*Questions empiriques et formalisation en syntaxe et sémantique 4*

C. Beyssade, O. Bonami, P. Cabredo Hofherr, F. Corblin (dir.)

*Référence nominale et verbale, Analogies et interactions*

par Maria Asnes

*Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset*

Danièle James-Raoul et Olivier Soutet (dir.)

*La Polysémie*

Olivier Soutet (dir.)

*Cohérence et discours*

Frédéric Calas (dir.)

*Indéfini et prédication*

Francis Corblin, Sylvie Ferrando et Lucien Kupferman (dir.)

*Études de linguistique contrastive*

Olivier Soutet (dir.)

*Langue littéraire et changements linguistiques*

Françoise Berlan (dir.)

*Vân Dung Le Flanchec et  
Claire Stolz (éd.)*

STYLES  
GENRES, AUTEURS  
n°6



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de Langue française  
et l'Équipe « Sens, texte et histoire » (EA 2568) de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006

© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN édition papier : 2-84050-476-6

PDF complet : 979-10-231-1993-0

Molinié – 979-10-231-1994-7

Merlin / Marcotte – 979-10-231-1995-4

Marot / Lecoite – 979-10-231-1996-1

Marot / Vignes – 979-10-231-1997-8

Molière / Gaudin-Bordes – 979-10-231-1998-5

Molière / Hache – 979-10-231-1999-2

Prévost / Salvan – 979-10-231-2000-4

Prévost / Steuckardt – 979-10-231-2001-1

Chateaubriand / Guyot – 979-10-231-2002-8

Perse / Gardes Tamine – 979-10-231-2003-5

**Perse / Vallespir – 979-10-231-2004-2**

Maquette et réalisation de l'édition papier : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

versions PDF : 3d2s/Emmanuel Marc Dubois

## SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

SIXIÈME PARTIE

SAINT-JOHN PERSE



## CONNEXION SYNTAXIQUE ET LOGIQUE POÉTIQUE : D'UNE LOGIQUE D'ATTÉNUATION

*Mathilde Vallespir*  
*Université Paris-Sorbonne*

Logique et poésie moderne ne font pas bon ménage. La poésie moderne elle-même, de Baudelaire, Rimbaud à Breton, oppose à la logique rationnelle, censée museler la pensée, l'imagination, cette « reine des facultés »<sup>1</sup>, et lui substitue l'analogie comme mode de surgissement de l'image poétique. Ainsi, Claudel, dans son *Art poétique*, prône-t-il une « nouvelle Logique » poétique : « l'ancienne avait le syllogisme pour organe, celle-ci a la métaphore, le mot nouveau, l'opération qui résulte de la seule existence conjointe et simultanée de deux choses différentes »<sup>2</sup>.

Sont ici opposées deux opérations de pensée dont l'une, le syllogisme, suppose une mise en œuvre discursive, mettant en relation plusieurs propositions, quand l'autre, la métaphore, semble nier toute linéarité linguistique, comme le suggèrent les adjectifs « conjointe » et « simultanée ». Cette opposition entre logique et poésie, syllogisme et image, paraît sinon exclure, du moins dévaluer la dimension syntaxique de la poésie. Or, ce point de vue a été largement entériné par les commentateurs, tel Greimas, qui estimait que « la poésie moderne vise souvent à abolir la syntaxe »<sup>3</sup>.

Si Saint-John Perse semble également souscrire à un tel point de vue, comme le laissent à penser le discours du Nobel ainsi que la préface aux *Poésies* de Léon-Paul Fargue<sup>4</sup>, son œuvre poétique néanmoins paraît plus ambiguë à cet

1 Baudelaire, 1857, dans Edgar Allan Poe, 1951, tome 2, p. 1056, cité par Daniel Briole, 1984, p. 82.

2 « Conscience du temps », 1957, p. 143.

3 1966, p. 135, cité par Daniel Briole, 1984, p. 27. Ce dernier cite aussi Roland Barthes, qui écrit que la poésie moderne « détruit la nature spontanément fonctionnelle du langage et n'en laisse subsister que les assises lexicales », 1953, p. 43.

4 Ainsi que Joëlle Gardes Tamine et Colette Camelin, 2002, le rappellent : « Il affirme dans le discours du Nobel que la "pensée analogique et symbolique" est égale et même supérieure à la pensée philosophique et à la pensée scientifique », quand, dans la préface aux *Poésies* de Léon-Paul Fargue, il définit « les armes de jet » du poète comme « l'image, l'ellipse et l'intersigne, les suggestions allégoriques et toutes références analogiques ».

égard : d'un côté, elle est taxée par Jean Paulhan, selon une expression à l'ironie provocatrice, de « rhétorique sans langage », du fait de sa prétention à s'abstraire de la grammaire<sup>5</sup>, quand les approches grammaticales mettent en évidence le caractère atypique de sa phrase, entre autres du fait d'une faible représentation de verbes allant de pair avec une préférence accordée aux structures nominales<sup>6</sup>. De l'autre, elle relève du « grand style »<sup>7</sup>, lequel suppose un déploiement syntaxique des structures phrastiques opposé à cette logique de l'immédiateté métaphorique.

S'intéresser à la syntaxe permettra de s'interroger sur la relation existant dans *Vents* entre poésie et logique (que l'on définira, hors de toute perspective idéaliste ou métaphysique, comme organisation hiérarchique du discours opérée par les structures linguistiques<sup>8</sup>), ainsi que sur la nature de ce que peut recouvrir dans cette œuvre le terme de « logique poétique nouvelle », expression presque paradoxale pour un poète qui plaçait son œuvre au-dessus de l'histoire et reniait l'emprise du temps<sup>9</sup>.

154

Aborder la « logique » poétique à partir d'un terrain de recherche préférentiellement syntaxique (sans pour autant s'interdire d'excursus dans ses autres champs de manifestation), nous place dans les traces de la définition la plus grammaticalement classique du mot « logique », tel qu'on le trouve dans le syntagme « analyse logique », où il désigne la mise en œuvre des relations

5 « Mon œuvre entend échapper à toute référence grammaticale », cité par Jean Paulhan, 1966, p. 179.

6 Voir Nébil Radhouane, 2002, p. 269 : « La syntaxe privilégie l'ellipse et favorise l'agglutination nominale. Elle tend vers cette économie substantive qui chercherait un Nom primordial ». L'étude de Roger Caillois, 1972 (1953), est à cet égard révélatrice. Son étude de la syntaxe, limitée à dix pages (p. 27-37), se focalise sur les phénomènes suivants, de nature hétérogène, jugés saillants : la préposition, l'éviction de l'article et de la coordination, l'usage de l'adverbe, de l'optatif et l'importance de la phrase nominale.

7 Joëlle Gardes Tamine, Colette Camelin, 2002, p. 19.

8 La logique est une notion difficile à circonvenir tant par ses larges implications théoriques que par son ubiquité dans le langage, touchant à la fois sa dimension syntaxique, sémantique et pragmatique (voir Michel Meyer, 1982, p. 108). Il n'est d'ailleurs pas de définition univoque de celle-ci, ou plutôt, il n'y a pas de logique, mais des logiques, selon le champ dans lequel elles s'inscrivent (mathématique, philosophique, cognitif, champ de la logique « naturelle ») dont chacun peut admettre une définition différente. Celle que nous donnons est sans doute fortement influencée par la linguistique structurale, du fait de l'importance qui y est donnée à la notion de hiérarchie.

9 Voir Colette Camelin, 1998, p. 9 : « « Mon œuvre [...] entend échapper à toute référence aussi bien historique que géographique », écrit-il à Roger Caillois en 1953 ».

entre les propositions au sein de la phrase<sup>10</sup>. C'est ainsi sur les connecteurs « enchâssants » que nous porterons notre attention, et c'est à travers eux que l'on s'interrogera sur la logique poétique de l'œuvre : quelle est leur représentation au sein de *Vents*, quantitativement et qualitativement ? et que révèle cette représentation quant à la logique propre à *Vents*, quelle logique dessine-t-elle ?

#### 1. « JE TE LICENCIERAI, LOGIQUE » ? : D'UNE LOGIQUE ATTÉNUÉE ...

##### Logique et connecteurs enchâssants

Au sein de la phrase, les propositions s'organisent hiérarchiquement entre elles grâce aux outils subordonnants appelés connecteurs par Le Goffic<sup>11</sup> : ceux-ci assurent la connexion entre les différentes propositions de la phrase ou, selon une conception plus structurale, entre « matrice » et « sous-phrase(s) »<sup>12</sup>. Cette classe, qui trouve son unité dans le rôle conjonctif de ses éléments, rassemble, au-delà de ce que l'on nomme conjonction de subordination, tous les subordonnants, dont les pronoms relatifs et les interrogatifs<sup>13</sup>.

La « puissance logique » de ces connecteurs ne paraît pas égale pour tous : certains semblent en effet participer de manière plus centrale à l'organisation hiérarchique du discours, en conférant à la proposition qu'ils enchâssent une plus grande autonomie syntaxique et/ou en lui assurant un rang structural supérieur. On propose ainsi de classer ces connecteurs des plus aux moins logiques. Les premiers sont donc ceux qui introduisent des sous-phrases à statut de circonstant : la nature périphérique de ce dernier, due à sa non-participation à la valence du verbe, donne à la sous-phrase enchâssée un degré d'autonomie maximal. La deuxième classe rassemble les connecteurs

10 La définition que l'on a donnée plus haut de la logique suppose cependant un écart important par rapport à l'analyse logique, résidant dans la prise en compte de la dimension hiérarchique de l'organisation phrastique, quand l'analyse logique « considère une phrase complexe comme une juxtaposition de propositions » (Le Goffic, 1993, p. 78), s'inscrivant ainsi dans l'héritage de la grammaire générale de l'âge classique, qui a pour charge de rendre compte de l'ordre verbal (voir Michel Foucault, 1990, p. 97. On pourrait d'ailleurs préciser que notre définition de la logique répond à celle de la syntaxe structurale ; ou peut-être plutôt, que la syntaxe structurale constitue une logique, dans la mesure où elle prétend rendre compte du « mécanisme de l'expression de la pensée », Lucien Tesnière, 1959, p. 39.

11 Voir Le Goffic, 1993, p. 42.

12 Le Goffic, *ibid.*

13 Que Le Goffic nomme relatifs (qui introduisent les relatives adjectives), connecteurs intégratifs pronominaux (dans le cas des relatives sans antécédent), percontatifs (1993, p. 42-43). L'intégration des interrogatifs dans la classe des connecteurs y est cependant signalée comme cas-limite, « la subordonnée, enchâssée directement, conservant un caractère proche d'une indépendante », 1993, p. 43. C'est ici la difficulté des interrogatifs à assurer la subordination qui se trouve soulignée.

enchâssant les sous-phrases à statut d'actant, donc inscrites dans la valence du verbe, telles que les relatives substantives, conjonctives ou interrogatives indirectes. Sont donc concernés les pronoms relatifs indéfinis et décumulatifs (du type « ce que »), les conjonctions de subordination « que » et « si » et les interrogatifs. Enfin, dans la dernière et troisième classe sont rangés les connecteurs au moindre pouvoir logique, à savoir, ceux qui subordonnent une sous-phrase à statut de constituant interne à l'actant, autrement dit les relatifs introduisant les relatives adjectives<sup>14</sup>.

#### Les connecteurs enchâssants dans *Vents*

156 Si, à première lecture, ces connecteurs semblent peu représentés, une telle impression, bien que confirmée par les études critiques, qui voient dans la syntaxe de Saint-John Perse une syntaxe du « minimum jonctif »<sup>15</sup>, est cependant loin de s'avérer après un examen précis : en tout, on dénombre non moins de 220 connecteurs enchâssants<sup>16</sup>. L'organisation hiérarchique du texte qu'ils supposent est donc loin d'être négligeable, et mérite examen. Passer ces connecteurs de l'œuvre au crible de notre typologie morphosyntaxique pourra nous permettre de dégager le profil logique de l'œuvre.

Tout d'abord, pour la première classe de connecteurs, enchâssant des subordonnées jouant le rôle de circonstant, les conjonctions de subordination assurant les articulations logiques fondamentales (relations de cause, de conséquence et de contradiction) sont quasiment absentes : aucune occurrence de « parce que » ni de « puisque »<sup>17</sup>, aucune non plus de connecteur concessif « bien que » ou « quoique », ni d'outil de subordination indiquant l'opposition.

On constate en revanche la présence d'un « comme » introduisant une subordonnée causale, « comme les pluies étaient légères sur ces pentes »<sup>18</sup>,

14 Une telle typologie des connecteurs enchâssants se rapproche du classement des subordonnées en fonction de leur niveau d'intégration dans la matrice que propose Michel Pierrard, 1994 : sont ainsi distingués trois niveaux d'intégration : le niveau exophrastique, correspondant aux subordonnées qui ont rôle de circonstant, niveau endophrastique, de la proposition et de la rection (correspondant aux circonstants « intégrés »), enfin niveau endosyntaxmatique, de la valence verbale (on retrouve notre catégorie des « actants »), et du syntagme nominal (regroupant les relatives adjectives).

15 L'expression est de Nébil Radhouane, 2002, p. 135.

16 Nombre auquel il faudrait additionner les subordonnants comparatifs dont trois « comme » (*Vents*, 1993, I, 7 ; III, 5 ; IV, 2), et un signifiant corrélatif « plus...que » en II, 3 : « (*dénivellements*) plus vastes qu'il n'en règne aux rampes vertes des rapides », p. 37. Dans les notes suivantes, on rapportera à *Vents* par défaut les notes qui sont dénuées de toute référence.

17 Données vérifiées grâce au logiciel Frantext, CNRS.

18 P. 50, III, 1.

ainsi que trois connecteurs corrélatifs indiquant la conséquence<sup>19</sup>. De plus, on note non moins de huit occurrences<sup>20</sup> du « si » hypothétique (que l'on associe souvent aux articulations logiques fondamentales)<sup>21</sup>, auxquelles on peut ajouter deux occurrences du tour « à moins que », équivalant à une conditionnelle en « si » niée<sup>22</sup>.

Toujours au sein de cette première catégorie de connecteurs « circonstants »<sup>23</sup>, les relations temporelles sont assez bien représentées par quatre connecteurs distincts : « quand » (huit occurrences)<sup>24</sup>, « lorsque » (trois occurrences)<sup>25</sup>, « alors » que (une occurrence)<sup>26</sup> et « comme » (une occurrence)<sup>27</sup>. Pour être apparemment concurrents, ces derniers ne paraissent pas contextuellement substituables : ainsi, si dans les propositions subordonnées régies par « quand », le verbe est à des temps variables, « lorsque », « alors que » et « comme » sont exclusivement suivis du présent de l'indicatif. Si, d'autre part, « comme » et « quand » sont volontiers antéposés (« quand » l'est majoritairement, « comme » l'est exclusivement) et ainsi mis en lumière, « lorsque » et « alors que » sont postposés ou intégrés à la phrase. Ces connecteurs sont d'autant plus repérables, et le lecteur est d'autant plus sensible à leur présence, qu'ils apparaissent souvent par blocs, qu'ils soient répétés, comme « quand » dans IV, 5, ou groupés : ainsi, la séquence 4 du quatrième chant comporte trois formes de « connecteurs » temporels : « quand », « alors que » et « comme ». Enfin, les connecteurs « spatiaux » sont plus fortement présents encore : 19 occurrences de l'adverbe « où »<sup>28</sup> introduisent ainsi des relatives circonstancielles de lieu.

19 « si bien que », III, 5, p. 59, (« *Et que tous hommes, en nous, si bien s'y mêlent et s'y consomment, Qu'à telle torche grandissante s'allume en nous plus de clarté...* »), « *telles que* » et « *pas assez que* », II, 1, p. 32 (« vos jambes étaient longues et *telles qu'*elles nous surprennent en songe », « ce n'est pas assez qu'il ne m'y faille encore mêler quelques espèces disparues ») – c'est nous qui soulignons. Ces deux dernières subordonnées doivent être interprétées davantage comme des subordonnées consécutives que comme des comparatives.

20 Voir I, 5, I, 6 (2 occurrences), IV, 1 (2 occurrences) et IV, 2 (3 occurrences).

21 Au sein notamment de la logique modale, l'hypothétique permettant d'envisager un procès comme possible. Voir Jean-Blaise Grize, 1990, p. 75.

22 Voir Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, 1994, p. 512.

23 Bien que dans le dernier exemple donné, la consécutives, ne soit pas sans poser problème par rapport à cette définition, du fait de sa nature corrélatives.

24 I, 3 ; I, 5 ; III, 6 ; IV, 4 ; IV, 5 (trois occurrences) et IV, 7.

25 I, 5 ; III, 2 ; III, 5.

26 IV, 4.

27 IV, 4, p. 75.

28 Dans les cas où « où » est dénué d'antécédent. Pour le rattachement de « où » à la catégorie de l'adverbe, voir Le Goffic, 1993, p. 45, 391 (« le connecteur ne cesse pas pour autant d'être un adverbe, en fonction de circonstant dans sa subordonnée ») et p. 392 (« Remarque »).

Pour le deuxième groupe de connecteurs, introduisant les subordonnées à statut d'actant, sont représentés conjonctifs purs, interrogatifs et relatifs décumulatifs, l'ensemble en part réduite : les premiers (conjonctifs purs), 19 en tout, sont toujours complément d'objet direct ou régime de présentatif<sup>29</sup>. Les deuxièmes sont au nombre de 4 : adverbe « où », déterminant interrogatif « quelle » (« dans quelles chairs nouvelles », p. 25) et pronom « qui »<sup>30</sup>. On dénombre enfin 13 occurrences de relatives périphrastiques<sup>31</sup>, dont 9 recourant au pronom sujet « qui ».

La dernière catégorie quant à elle – celle des connecteurs enchâssant une proposition au statut de constituant interne à un actant – est sans aucun doute de loin la plus représentée, les relatives adjectives étant en effet légion. Sur 141 occurrences en tout, 59 sont introduites par « qui », 14 par « que » ou sa forme élidée « qu' », au moins 61 par « où »<sup>32</sup>, 6 par « dont » ; ce sont donc des modes d'enchâssement simples qui sont choisis, le relatif occupant majoritairement soit la fonction sujet, soit une fonction de circonstant.

#### Une « modulation nouvelle » de la logique

Au terme de ce parcours, outre le caractère très contrasté des résultats, c'est l'inversion proportionnelle entre représentation et puissance logique que l'on constate. Les connecteurs dont la puissance logique est médiocre ou faible (classés dans notre troisième type) sont ainsi largement plus représentés que ceux dont la puissance logique est plus forte, comme l'attestent les 141 occurrences de connecteurs enchâssants de relatives adjectives contre 43 seulement d'enchâssants circonstanciels. De plus, l'inversion proportionnelle se répète au sein même de cette première catégorie. Comme Suzanne Allaire le rappelle<sup>33</sup>, la logique temporelle est usuellement opposée à ce qui constitue le cœur de la logique, la logique causale. Les connecteurs temporels et spatiaux sont donc

29 Voir par exemple II, 3, p. 40 : « On leur a dit, on leur a dit [...] qu'ils s'allaient perdre sur les mers/ [...] on leur criait [...] qu'ils s'en revinssent », ou I, 6, p. 24 : « Voici que vous logez de ce côté du Siècle ».

30 Voir par exemple I, 5, p. 20 « Vous qui savez, rives futures, où résonneront nos pas », I, 6, p. 25 (« Vous qui savez, rives futures, où s'éveilleront nos actes, et dans quelles chairs nouvelles se lèveront nos dieux »), III, 3, p. 54 (« cherchez, manants, qui légifère ! »).

31 Voir par exemple I, 6, p. 22 : « Ceux qui songeaient les songes dans les chambres », de fonction sujet.

32 Un certain nombre d'occurrences peut en effet apparaître comme cas-limites entre relatives et intégratives : c'est le cas de celles qui sont introduites par l'adverbe « là », que l'on peut considérer soit comme antécédent, soit comme faisant corps, en dépit d'une séparation par la virgule, avec la proposition : voir par exemple II, 4, p. 40, « là, où c'est se perdre avec le vent ».

33 1989, p. 184.

tenus pour moindrement logiques que ceux qui relèvent des relations logiques fondamentales évoquées plus haut (cause, conséquence, contradiction). Or, à 32 occurrences contre 11, ils outrepassent largement ces derniers en nombre.

D'autre part, dans la catégorie la plus représentée, celle des connecteurs relatifs assurant à la proposition enchâssée un statut adjectival, on constate l'absence de connecteur en -quel (formes composées du type « lequel », « duquel », « auquel »). Du fait de leur forte valeur analytique, due à un marquage en genre et en nombre propre à éviter toute équivoque quant à l'identification de leur antécédent<sup>34</sup>, leur absence peut être considérée comme le refus d'une trop grande précision dans les relations d'enchâssement.

Enfin, cette « puissance logique » variable des connecteurs ne laisse pas d'être parfois difficilement évaluable. *Vents* comporte ainsi quelques cas dans lesquels la frontière entre connecteur relatif et intégratif adverbial (ou circonstanciel) demeure fragile, comme en I, 4 :

Et les murs sont d'agate où se lustrent les lampes<sup>35</sup>

« Où » est-il ici doté d'un antécédent, « agate », voire « murs » (une telle séparation de la relative par rapport à son antécédent est envisageable dans la syntaxe persienne), ou ne l'est-il pas ? Dans ce dernier cas, il constituerait l'allègement presque constamment pratiqué dans le recueil de « là où » : la subordonnée peut alors être déplacée en tête de phrase (« Où se lustrent les lampes, les murs sont d'agate »). Choisir l'une ou l'autre de ces deux solutions suppose d'inscrire le connecteur soit dans le troisième type de connecteurs évoqué soit dans le premier, c'est-à-dire lui conférer tour à tour un faible ou un haut degré logique.

Inversion proportionnelle entre représentation et puissance logique des connecteurs, refus des connecteurs trop analytiques, ambiguïté quant au degré d'efficacité logique de ceux-ci : l'ensemble de ces traits dessine une langue dans laquelle la logique se trouve réduite sur son propre terrain, atténuée et entamée dans son propre pouvoir d'organisation hiérarchique.

Est-ce à dire que Saint-John Perse souscrit au programme du poète de *Vents*, et « licencie la logique »<sup>36</sup> ? S'il est vrai que les connecteurs enchâssants sont plus rares dans *Vents* que dans d'autres œuvres du poète, en particulier non poétiques,

<sup>34</sup> Voir Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, 1994, p. 210.

<sup>35</sup> P. 18. La suite de l'extrait est plus ambiguë encore. Le problème de lecture y vient du fait que la structure comporte ensuite un complément de lieu – « où sont les livres au sérail, où sont les livres dans leurs niches », qui confère à l'adverbe « où » un caractère surnuméraire, la place du complément de lieu étant alors saturée.

<sup>36</sup> Voir III, 5, p. 60 : « Je te licencierai, logique, où s'estropiaient nos bêtes à l'entrave ».

et plus encore que dans des œuvres d'autres auteurs contemporaines de *Vents*<sup>37</sup>, telles que *Fureur et mystère* de Char, l'analyse que l'on vient de proposer dément cependant une telle affirmation. D'une part, en effet, « licencier la logique » serait renier celle-ci, l'éradiquer, ce qui supposerait pouvoir concevoir un langage a-logique, sans logique ; or, un tel langage renoncerait à ses propres prérogatives de communicabilité, ce qu'est bien loin de faire la langue de Perse. D'autre part, toute atténuation ou réduction de la « logique » du langage présuppose sa présence. C'est donc bien davantage à une érosion, une atténuation de la logique qu'à son licenciement que nous convie Saint-John Perse dans *Vents*.

Cette érosion s'accompagne d'un jeu de « modulation » de cette dimension logique au fil du texte, tour à tour affaiblie ou soulignée. Participent de ce soulignement d'une part, la présence de blocs de connecteurs évoquée plus haut – la répétition de ces outils rendant le lecteur plus sensible à leur présence, d'autre part, une mise en valeur syntaxique de ceux-ci. Ainsi, dans I, 3, la présence de « quand » se trouve mise en évidence par l'association du présentatif « voici » à une complétive, structure propre à « présenter une circonstance nouvelle »<sup>38</sup> :

Et **quand** elles eurent démêlé des œuvres mortes les vivantes, et du meilleur l'insigne,

**Voici qu'**elles nous rafraîchissaient d'un songe de promesses, et qu'elles éveillaient pour nous, sur leurs couches soyeuses [...]

Les écritures nouvelles encloses dans les grands schistes à venir<sup>39</sup>...

Une telle structure fait ponctuellement ressurgir les articulations logiques du langage au sein du poème. Mais un tel procédé n'a d'efficacité que parce que, précisément, il s'inscrit dans un contexte où cette logique est réduite, atténuée. Plus qu'à l'injonction de licenciement de la logique, c'est au souhait de « modulation nouvelle »<sup>40</sup> formulé par le « je poétique » que paraît se plier le recueil, modulation nouvelle de la logique qui tient dans sa propre atténuation.

37 *Fureur et mystère* de R. Char recourt par exemple beaucoup plus largement à ces structures logiques. Avec ses 12 occurrences de « parce que » (beaucoup plus que tout l'œuvre poétique de Saint-John Perse n'en contient), 2 de « bien que », 4 « puisque », 52 « comme » dont 8 subordonnants, 22 « si » hypothétiques, l'œuvre comporte un profil logique en cela tout à fait opposé à celle de Perse.

38 Voir Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, 1994, p. 454.

39 P. 17. C'est nous qui soulignons. L'incongruence aspectuelle entre les deux formes verbales – on attendrait, à la place de l'imparfait « rafraîchissaient » (que l'on ne peut interpréter, du fait de la présence de « voici que », que comme itératif) un passé simple d'aspect global après le passé antérieur « eurent démêlé » – en conférant à la connexion entre matrice et sous-phrase une zone de jeu, participe, peut-être paradoxalement, de la mise en valeur de cette relation.

40 II, 6, p. 45 : « Qu'on m'enseigne le ton d'une modulation nouvelle ! ».



Une telle présentation rend évidente cette non-concordance. Ainsi, que la relative « qui n'avaient garde ni mesure » se situe en tête de verset contribue à occulter sa valeur de dépendance par rapport au support « de très grands vents ». Il en va de même pour le groupe prépositionnel « Sur toutes choses périssables », dont la dépendance à « (de très grands vents) en quête » est là encore atténuée. Quant aux participes « Flairant », on ne sait de quelle occurrence « de très grands vents » ils dépendent, antéposé ou postposé.

162

Outre cette non-concordance entre verset et structure syntaxique, c'est la présence d'éléments de cohésion outrepassant les structures syntaxiques qui fait entrave à la perception nette de celles-ci. Ainsi, dans l'ensemble du recueil, certains mots ou syntagmes sont repris à des endroits assez éloignés les uns des autres au point qu'on n'est plus tout à fait sûr qu'il s'agisse d'une répétition. Ce procédé invite à une rétro-lecture ; en proposant un système de structuration parallèle, il produit un effet d'interférence par rapport à la structure logique du texte, et en perturbe encore le déchiffrement. Dans le passage cité, si la répétition de « c'étaient de très grands vents » concorde parfaitement avec la structuration logique du passage, voire soutient celle-ci, celle, beaucoup plus discrète, du lexème « paille » dans « hommes de *paille* », « en l'an de *paille* sur leur erre » puis, un peu plus loin, dans « ce goût de *paille* et d'aromates », opère pour le lecteur une confuse relation entre ces éléments. Loin de confirmer la structuration logique du texte, ne soulignant par exemple aucun parallélisme syntaxique comme dans le cas précédent, elle apparaît dès lors, plus que comme un repère de lecture, comme un rapprochement à décrypter, énigmatique boucle du texte sur lui-même constituant un niveau supplémentaire à déchiffrer.

Mais le texte affecte ses structures logiques, au-delà de leur seule dissimulation, par leur atténuation. Celle-ci diffère de celle que l'on a précédemment évoquée en ce que les moyens mis en œuvre ici, même s'ils les concernent, sont extérieurs aux connecteurs enchâssants. Cette atténuation repose ainsi sur deux procédés voisins, qui tous deux visent à substituer à ces connecteurs étudiés *supra* des outils moins ou moins ostensiblement, logiques.

On remarque en effet que les connecteurs subordonnants absents ou peu représentés sont remplacés par des conjonctions de coordination ou adverbes. Ainsi, la relation causale, non représentée par les connecteurs subordonnants, se trouve assurée par la conjonction « car » à six reprises<sup>42</sup> : sa place systématique en début de verset met d'autant plus en évidence la relation sinon causale, du

---

42 Voir I, 1 ; I, 7 ; II, 2 ; III, 2 ; III, 4 (2 occurrences).

moins explicative<sup>43</sup> qu'il pose entre les unités qu'il conjoint. Quant à la relation logique de contradiction, elle trouve son expression dans « mais ». Parmi les 19 occurrences qu'il compte, au sein desquelles 13 sont en tête de phrase, au moins 8 semblent avoir une valeur logique d'opposition<sup>44</sup>. En revanche, si l'adverbe « donc » est représenté dans le texte, aucune de ses occurrences n'admet de valeur sémantique consécutive.

Ces connecteurs peuvent être considérés comme système logique substitutif : ils expriment en effet une relation logique quasiment non représentée par les connecteurs enchâssants. Allant dans ce même sens, on relèvera de plus une occurrence de « or »<sup>45</sup>, mis en valeur par sa situation en début de verset et de laisse ; son rôle est d'introduire « une nouvelle donnée qui va se révéler décisive pour la suite du [...] raisonnement »<sup>46</sup>. Utilisé pour introduire la deuxième proposition du raisonnement logique par excellence qu'est le syllogisme, sa présence confère au texte une incontestable connotation logique. Comme pour « car », la portée<sup>47</sup> de « or » est ici très large, connectant la section qu'il introduit au moins à la section précédente, si ce n'est aux deux précédentes<sup>48</sup>. Appelés également connecteurs par la linguistique textuelle, mais issus des classes des adverbes ou des conjonctions de coordination, et définis comme « liage sémantique entre unités de rangs différents »<sup>49</sup>, ces outils, en mettant en relation dans *Vents* des unités textuelles variables, en général supérieures à la phrase, de l'ordre du verset, de la laisse ou du paragraphe, participent à l'organisation du déroulement textuel.

Bien qu'ils pallient les lacunes du système des connecteurs enchâssants et structurent le texte, ces connecteurs non subordonnants participent cependant d'une logique d'atténuation de la logique. En effet, ils ne sont pas à proprement parler hiérarchisants, n'ayant pas l'aptitude d'enchâsser de sous-phrases au sein d'une matrice. Ils n'ont donc pas le poids logique des précédents. En outre, le plus fréquent d'entre eux, de très loin, est le moins « sémantiquement » logique : à côté des moins de dix occurrences de « car » ou de « mais », on compte

43 Voir Le Goffic, *op. cit.*, p. 393.

44 Nous ne suivons pas ici Nébil Radhouane, selon lequel « *mais* est dépouillé de son sens adversatif au profit d'une pure expressivité formelle », 2002, p. 165.

45 *IV*, 5, p. 79.

46 Voir Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, 1994, p. 527.

47 C'est-à-dire la portion de texte antérieure et postérieure qu'il contrôle, voir Jean-Michel Adam, 2005, p. 117.

48 L'anaphorique très général qui le suit, le pronom démonstratif « cela » précédé du déterminant quantifiant « tout » (« Or c'est de tout cela que vous tirez levain de force et ferment d'âme ») invite à interpréter le plus largement possible la source de l'anaphore.

49 Voir Jean-Michel Adam, 2005, chapitre 4, p. 117. L'expression « unités de rangs différents » désigne des unités textuelles de tailles diverses.

781 occurrences de « et » dans *Vents*, dont 246 en tête de verset<sup>50</sup>. N'exprimant aucune des relations logiques conventionnelles, si ce n'est l'addition, sorte de degré *a minima* de connexion logique, ses valeurs sont parfois floues, souvent cumulant addition, relance énonciative et prosodique<sup>51</sup>, parfois signifiant la simultanéité, comme c'est le cas pour les deux dernières occurrences de I, 6<sup>52</sup>.

De plus, les connecteurs (non enchâssants) qui pourraient servir d'organiseurs textuels, dits « marqueurs d'intégration linéaire »<sup>53</sup> (« d'abord », « puis », « ensuite », « enfin »), soit sont absents (c'est le cas de « d'abord » et « ensuite »), soit n'ont pas ce rôle dans *Vents*. Ainsi, dans III, 2<sup>54</sup>, « et puis », deux fois répété et « enfin » sont pris au sein de la description d'un cortège, l'organisation du déroulement de celui-ci étant assurée par la série « et puis », « et puis », « aussi », « après eux », « avec eux », « enfin », « et voici ». Davantage organisateurs spatiaux que discursifs, ils portent ainsi non sur le discours lui-même, mais sur la représentation qu'il organise<sup>55</sup>. C'est dire que les ressources de ce que l'on aurait pu prendre pour un système palliant les lacunes du système des connecteurs enchâssants sont limitées.

Enfin, un second procédé contribue à cette atténuation de la logique syntaxique. Aux connecteurs fortement marqués structurellement que sont les connecteurs « subordonnants », peut être substitué un tour tout à fait particulier, dont voici l'exemple :

Et [**d'éventer** l'usure et la sècheresse au cœur des hommes investis],  
**Voici qu'**ils produisaient ce goût de paille et d'aromates, sur toutes places de nos villes,  
 Comme au soulèvement des grandes dalles publiques<sup>56</sup>.

On retrouve ici le présentatif suivi d'une conjonctive. Associé *supra* au connecteur intégratif « quand », il fait système ici avec l'infinitif précédé de la préposition « de ». Or, l'ensemble mis entre crochets dans la citation [de

50 Selon Nébil Radhouane, 2002, p. 135, *Vents* est l'œuvre de Perse dans laquelle proportionnellement, le nombre de « Et » initiaux est le plus important : il décompte ainsi 246 occurrences de « Et » en initiale de verset dans le seul *Vents* contre 801 dans tout l'œuvre poétique.

51 Pour un parcours des valeurs possibles du « et » en initiale de verset, voir Nébil Radhouane, 2002, p. 135-163, où sont évoqués ses rôles de « marqueur structural et psychologique d'attaque », « connecteur de souffle continu », « indice de mouvement épique et lyrique », « marqueur de poésie en prose et de poésie biblique ».

52 P. 26.

53 Jean-Michel Adam, 2005, p. 119.

54 P. 51-52.

55 On note une autre occurrence de « et puis » dans IV, 4 et de « enfin » dans I, 6.

56 Voir I, 1, p. 12 ; c'est nous qui soulignons.

+ infinitif + régime de l'infinitif], joue ici le rôle d'une subordonnée causale, que l'on pourrait d'ailleurs lui substituer<sup>57</sup>. Plus que présenter une circonstance nouvelle, le tour « voici que » vient ici appuyer la relation logique causale posée entre les deux unités par l'infinitif précédé de « de ».

On retrouve la même structure à deux autres reprises dans le recueil, en III, 1 et III, 5 :

Et d'avoir trop longtemps, aux côtes basses, dans les criques, écouté sous la pluie  
l'ennui trouer la vase des vasières, et d'avoir trop longtemps, au lit des fleuves  
équivoques, poussé comme blasphèmes leurs coques lourdes d'algues, [...], ils  
émergeaient [...] dans les trouées de fièvre du ciel bleu<sup>58</sup>,

Et

Et d'embrasser un tel accomplissement des choses hors de tes rives, rectitude,  
Qu'ils n'aillent point dire [...] <sup>59</sup>.

Dans les deux cas, comme dans le précédent, le syntagme à noyau infinitif joue le rôle de proposition intégrative causale, antéposé à ce qui constituerait la proposition matrice (« ils émergeaient [...] bleu » dans la première et « qu'ils n'aillent point dire [...] » pour la suivante). Contrairement à la première occurrence citée cependant, le tour [présentatif + conjonctif] n'est pas mobilisé, et la proposition apparaît dans sa plus simple forme, dotée d'un verbe ressortissant à la modalité assertive dans le premier cas, injonctive dans le second.

Le texte, plus encore que par le phénomène de substitution de connecteurs non subordonnants aux connecteurs subordonnants, paraît ici faire preuve d'une logique d'érosion de la logique. En effet, utiliser ce type de syntaxe permet d'exprimer des relations logiques sans pour autant recourir aux outils lexicaux normalement voués à cet effet, et par là, permet de réduire au maximum tout affichage de l'organisation logique du discours, celle-ci demeurant cependant sous-jacente.

Ainsi, cette atténuation de la logique du langage, entendue comme atténuation de la connexion inter-propositionnelle et au-delà, textuelle, relève de choix et de procédés d'écriture. C'est la raison pour laquelle on peut parler d'une logique d'atténuation, d'érosion ou de réduction de la logique, le premier « logique »

57 « Parce qu'ils éventaient l'usure et la sécheresse au cœur des hommes investis, Voici qu'ils produisaient ce goût de paille et d'aromates, sur toutes places de nos villes ».

58 P. 50.

59 P. 59.

désignant la Raison du langage, mais d'un langage particulier qui se manifeste à travers la mise en place d'un dispositif langagier spécifique, quand le second fait référence à l'économie ou l'organisation générale d'une langue<sup>60</sup>.

En dépit des affirmations du poète et du théoricien pour lesquels la poésie se situerait sur un autre terrain que celui de la logique, ou lui échapperait – fantasme endeuillé d'une (impossible) soustraction à ce avec quoi le poète aura toujours à composer, la langue et son principe organisationnel même –, c'est bien au sein de cette dernière, en travaillant celle-ci, que le poète va informer sa propre langue. L'étude des connecteurs « enchâssants » a permis de prendre la mesure de ce travail. Elle révèle un profil particulier de logique, logique d'atténuation qui travaille à réduire ses propres manifestations.

166

Si cette logique particulière, on l'a vu, est loin d'être « licenciement » de la logique, la présupposant au contraire, elle paraît néanmoins avoir celui-ci pour horizon, qu'elle ne saurait pourtant jamais atteindre. L'effet de sourdine opéré sur la logique du langage dans le recueil paraît donc malgré tout répondre à la volonté du Poète représenté<sup>61</sup>.

En effet, la dépréciation de la logique, considérée comme ordre illusoire, carcan empêchant l'accès à un au-delà révélé, comme le suggère son association à un ensemble lexical globalement dépréciatif (« s'entêtait », « Sophiste », « s'estropiaient », « entrave »), s'accompagne d'une valorisation paradoxale de ce qui est tenu pour son inverse et signifié par tout un réseau métaphorique du brouillage (« brouille-toi, vision, où s'entêtait l'homme de raison »), de l'égarement (« aile multiple de l'erreur », « s'affolant ») et du désordre (« grand orage », « toutes torches renversées », « dispersion des tables »). Tous trois, associés à l'absence de langage (« homme frappé d'aphasie »), ont ainsi pour pouvoir de mettre sur le chemin de la vérité (« sur la voie des songes véridiques ») ou de la révélation (« lui démêle mieux sa voie »). Ne peut-on voir dans ce réseau, précisément, une métaphore en quelque sorte amplificatrice de la logique poétique du recueil, cette logique d'atténuation de la logique, du « brouillage » de la logique ?

Enfin, cette logique poétique de la réduction de la logique constitue peut-être une réponse à la « crise du sens » analysée par Valéry pour la première guerre mondiale, et dont Colette Camelin<sup>62</sup> souligne qu'elle s'est accrue en

60 Cette définition peut d'ailleurs être nuancée par le fait que la généralité de cette langue repose sur la prise en compte de toutes les spécificités possibles de ses manifestations.

61 L'analyse qui suit porte sur III, 5, p. 59-60.

62 Voir Colette Camelin, 1998, p. 222.

1945, après la Seconde Guerre mondiale, moment de la rédaction de *Vents*. La dévaluation de la raison et de la science, accusées d'avoir engendré destruction et déshumanisation, confère au rejet de la logique, conçue comme leur émanation, une actualité et une acuité toutes particulières. Un tel rejet donne lieu à un mode de signification de contre-violence, dans lequel la violence de la logique se trouve réduite sur son propre terrain, le langage, et par elle-même. On peut d'ailleurs voir dans ce mode de signification de la réduction de violence, seule non-violence possible dans le langage<sup>63</sup>, un des stylèmes de l'écriture poétique de guerre en France<sup>64</sup>, propre – là encore, à l'encontre des dires du poète – à inscrire l'écriture de *Vents* dans l'Histoire.

---

63 Voir Jacques Derrida, 1979, p. 219.

64 Voir Mathilde Vallespir, 2003.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Les premières éditions sont notées, le cas échéant, entre parenthèses après la date d'édition utilisée.

168

- Adam, Jean-Michel, *La Linguistique textuelle, Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin, 2005.
- Allaire, Suzanne, « À propos des comparatifs tel, si tant : regard du côté de la syntaxe », dans *La Comparaison*, Actes du colloque du 23 et 24 novembre 1984, Paris, département linguistique Paris-Sorbonne, 1989, p. 155-202.
- Barthes, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953.
- Baudelaire, Charles, *Notes nouvelles sur E. Poe* (1857), dans Poe Edgar Allan, *Œuvres en prose*, trad. de Baudelaire, Paris, Gallimard, coll. « la Pléiade », 1951, tome 2.
- Briole, Daniel, *Le Langage poétique, de la linguistique à la logique du poème*, Paris, Nathan, 1984.
- Caillois, Roger, *Poétique de Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1972 (1953).
- Camelin, Colette, *Éclat des contraires. La poétique de Saint-John Perse*, Paris, CNRS éditions, 1998.
- Char, René, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2001 (1967).
- Claudiel, Paul, *œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, coll. « la Pléiade », 1957.
- Derrida, Jacques, « Violence et métaphysique », dans *L'Écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1979 (1967), p. 117-228.
- Foucault, Michel, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1990 (1966).
- Gardes Tamine, Joëlle, Camelin, Colette, *La Rhétorique profonde de Saint-John Perse*, Paris, Champion, 2002.
- Greimas, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.
- Grize, Jean-Blaise, *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990.
- Le Goffic, Pierre, *Grammaire de la phrase française*, Hachette, Paris, 1993.
- Meyer, Michel, *Logique, langage et argumentation*, Paris, Hachette, coll. « Langue, linguistique, communication », 1982.
- Paulhan, Jean, *Œuvres*, IV, Paris, Cercle du livre précieux, 1966.

- Pierrard, Michel, « Subordination, dépendance et hiérarchie : la subordonnée propositionnelle et ses paramètres d'évaluation », *Travaux de linguistique*, 1994, n° 27, p. 13-28.
- Radhouane, Nébil, *La Syntaxe dans l'œuvre poétique de SJP*, Université de Tunis, Série 8, Tome 7, 2002.
- Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe, Rioul, René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 1994.
- Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1972.
- Saint-John Perse, *Vents*, Paris, Gallimard, coll. Poésie, 1993 (1960).
- Tesnière, Lucien, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1959.
- Vallespir, Mathilde, *L'Exorcisme produit par des œuvres poétiques et musicales de la guerre et du direct après-guerre, 1939-1945*, thèse de doctorat, dir. Georges Molinié, Paris-Sorbonne, 2003.
- Ville, Isabelle, *René Char. Une poétique de résistance. Être et faire dans les Feuilles d'Hypnos*, préface de Georges Molinié, Paris, PUPS, coll. Travaux de stylistique et de linguistique françaises, série « Bibliothèque des Styles », 2006.



## RÉSUMÉS

STÉPHANE MARCOTTE

p. 11

### RUDIMENTS D'UNE POÉTIQUE MÉDIÉVALE APPLIQUÉS À LA *SUITE DU ROMAN DE MERLIN*

L'œuvre médiévale, en raison de son mode de transmission (copie) et de constitution (dans le cas présent, assemblage de plusieurs manuscrits, qui brouillent en partie le dess(e)in initial, exige une approche stylistique particulière, qui portera moins sur la *langue* (altérée dans toutes ses composantes) que sur *l'écriture* (*i. e.* un ensemble de procédés formels qui caractérisent un genre et, au moyen âge, une matière) et les *données psychiques* (conscientes ou inconscientes, inscrites dans la structure de l'œuvre, ses symboles, ses motifs), qui subsistent après le délavage dû aux plus ou moins nombreux passages à la machine à copier.

171

JEAN LECOINTE

p. 27

### UNE POÉTIQUE DE L'IMPERTINENCE : LA LIAISON NON PERTINENTE DANS L'*ADOLESCENCE CLÉMENTINE*

Cet article se propose d'isoler l'essence du « badinage » marotique en s'appuyant sur la notion linguistique de non-pertinence, courante en théorie des figures, et définie ici comme une procédure de mise en échec, plus ou moins importante, des anticipations interprétatives du lecteur par le fil du discours. Cet aspect saillant de la manière marotique se découvre en effet non seulement dans la structure du « rentrement » du rondeau, à la fois « clos » (complétude sémantique apparemment atteinte avant le rentrement) et « ouvert » (intégration sémantique du rentrement à la clause, sous couvert le plus souvent de réinterprétation, au moins syntaxique), mais encore dans l'ensemble des discours et des genres, en particulier dans l'épître, à des lieux stratégiques, surtout à la césure et à la rime, que le discours franchit par enjambement, avec une rupture plus ou moins forte de sa linéarité syntaxique ou sémantique. La non-pertinence, la rupture d'interprétation, qui induit réinterprétation rétrospective, le plus souvent malicieuse, manifeste un *éthos* désinvolte, une *sprezzatura* liée tout à la fois à la sociabilité de cour et à la mise en relief rhétorique et métrique des grands paradoxes mystiques, souvent d'origine paulinienne. On suggérera chez Marot une fusion graduelle de ces deux registres autour d'un même « stylème » du décrochement, au bénéfice d'une théologie de l'impertinence, qui se retourne aisément en une impertinence théologique.

« RENTREZ DE BONNE SORTIE » : LE RENTREMENT DES RONDEAUX DANS L'ADOLESCENCE  
CLÉMENTINE

À partir d'un étude grammaticale du rentrement dans les rondeaux de Marot, cet article montre en quoi ils répondent aux exigences des théoriciens concernant le rentrement du rondeau (répétition du 1er hémistiche du 1er vers à la fin de chaque strophe) et s'interroge sur l'importance réelle de cette règle dans la réussite des rondeaux marotiques. Il s'agit donc d'une contribution importante à la réflexion critique sur l'esthétique de cette forme fixe qui a connu une grande vogue jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

« AH, AH ! LE DÉFUNT N'EST PAS MORT » : FORMES DISCURSIVES ET EFFETS  
PRAGMATIQUES DE LA CONTREFAÇON DANS *LE MALADE IMAGINAIRE* DE MOLIÈRE

172

Le terme *contrefaçon* ne figure pas dans le *Dictionnaire* de l'Académie, mais le verbe *contrefaire*, utilisé par Toinette et Argan dans la scène 11 du dernier acte du *Malade Imaginaire*, s'organise autour de trois quasi synonymes qui dessinent une sorte de gradation, de la plus fidèle à la moins fidèle des représentations : « imiter », « déguiser » et « déformer, rendre difforme ». On se propose de montrer ici comment le motif littéraire et dramatique de la contrefaçon, courant dans le genre comique et chez Molière, se décline au niveau discursif en divers phénomènes de superposition et d'hybridation des voix (voix des personnages locuteurs ou voix des personnages énonciateurs). La prise en compte de l'autre dans le discours représenté permet de reconsidérer les effets et enjeux pragmatiques de la contrefaçon, qui par la mise en forme polyphonique qu'elle induit, tant au plan lexical qu'au plan syntaxique et discursif, agence les points de vue énonciatifs de manière plutôt inattendue, autour de la notion d'« accommodement ».

« VOICI QUI EST PLAISANT » : L'EMPLOI DES PRÉSENTATIFS *VOICI* ET *VOILÀ* DANS LE  
*MALADE IMAGINAIRE* DE MOLIÈRE

Les occurrences du couple *voici/voilà* relevées dans *Le Malade Imaginaire* sont nombreuses et variées, nécessitant un classement syntaxique qui fait apparaître des structures parfois complexes ou ambiguës ; cette étude prend en compte à la fois les emplois du présentatif avec un prédicat simple de nature nominale et deux types de construction permettant une double prédication, à savoir la construction canonique de la mise en relief avec proposition relative, et celui,

plus rare, de l'attribut de l'objet. Les emplois de *voici/voilà* méritent en outre une réflexion stylistique, car loin de se limiter à la fonction déictique caractéristique de cette catégorie, ils sont un support privilégié de modulations expressives, de la colère à la raillerie ironique.

GENEVIÈVE SALVAN

p. 93

LA REPRÉSENTATION DES DISCOURS DANS *CLEVELAND* : LE JEU DE L'ALTÉRITÉ ET DE LA VRAISEMBLANCE

Ce travail se propose d'étudier quelques variantes contextuelles des formes canoniques du discours rapporté dans *Cleveland*, variantes liées aux fluctuations de distance entre l'énonciation primaire et les énonciations secondaires. Certes, la gestion de l'hétérogénéité énonciative est au cœur du dispositif énonciatif du roman-mémoires, et répond en cela à une exigence générique. Mais les faits de négociation de l'altérité énonciative que nous étudions induisent des effets stylistiques propres à rendre compte du mouvement énonciatif – à la fois *mouvance* et *émotion* – qui caractérise la voix du mémorialiste.

AGNÈS STEUCKARDT

p. 111

RÉFÉRENCE ET POINTS DE VUE : LES DÉSIGNATIONS DE CROMWELL DANS *CLEVELAND*

C'est à partir de la référence à la réalité historique que le roman-mémoires conduit le lecteur vers un univers de fiction. Dans *Cleveland*, l'ancrage initial de la référence est le personnage de Cromwell, que Prévost donne pour père à son héros-narrateur. L'étude des expressions référentielles permet de montrer l'abandon progressif de la désignation par *mon père* et son remplacement par le nom propre *Cromwell*. La multiplication des points de vue et le cheminement intérieur du narrateur détachent ainsi le narrateur, et donc le lecteur, du lien qui amarrait l'univers romanesque à l'Histoire.

ALAIN GUYOT

p. 125

LE DISCOURS SAVANT DANS *L'ITINÉRAIRE* : ÉVITEMENTS, ESCAMOTAGES, INTÉGRATIONS ET DÉTOURNEMENTS

La position de Chateaubriand à l'égard de la matière savante est loin d'être claire dans *l'itinéraire*. Conscient de devoir respecter d'une manière ou d'une autre le cahier des charges imposé par la tradition viatique, il sait aussi que son public ne reçoit pas toujours favorablement l'érudition véhiculée par le récit de voyage et que cette dimension, souvent pesante, s'intègre mal à son propre projet littéraire. Il est donc forcé de recourir à des expédients stylistiques

pour éviter, évacuer, escamoter ou intégrer les inévitables remarques d'ordre informatif ou érudit qui émaillent l'*Itinéraire*. Mais se prenant parfois au jeu, il met à profit son talent d'écrivain et sa science de la rhétorique pour offrir à son lectorat des séquences où se combinent harmonieusement matière savante et recherche de style, science et littérature.

JOËLLE GARDES TAMINE

p. 141

#### LA PÉRIPHRASE CHEZ SAINT-JOHN PERSE

174

Dans la tradition rhétorique, la périphrase est une figure qui permet d'atteindre et d'exprimer l'unité du monde, elle répond donc à une impérieuse nécessité pour Saint-John Perse au moment où il écrit *Vents*, dans un monde qui a perdu ses repères. Après avoir fait un point sur les définitions de la périphrase, cet article en analyse les différentes réalisations figurales (à partir de métaphores, de métonymies, de synecdoques ou d'antonomases).

On s'attache ensuite à montrer que, chez Saint-John Perse, la périphrase participe à la poétique de la célébration du monde. En effet, elle a des affinités particulières avec l'amplification : elle déploie le monde au lieu de le résumer comme le ferait la dénomination directe. Souvent obscure, elle a aussi une fonction d'hermétisme, participant ainsi à la construction d'une parole constituée en rituel poétique, même si elle n'est pas toujours dénuée d'humour...

MATHILDE VALLESPIR

p. 153

#### CONNEXION ET LOGIQUE POÉTIQUE : D'UNE LOGIQUE D'ATTÉNUATION

Logique et poésie moderne sont traditionnellement opposées. Pourtant, dès lors que l'on accepte que la poésie s'écrit dans la langue, à partir des structures d'une langue, s'impose la question de sa dimension logique.

L'objet de cet article est ainsi de s'interroger sur la logique propre à la langue de Saint-John Perse, et tout particulièrement dans *Vents*.

Cette logique, entendue dans son sens le plus large, comme organisation structurelle et hiérarchique de la langue, tient en effet une place problématique dans l'œuvre de Saint-John Perse : si d'une part la critique souligne le haut degré de rhétoricité de sa poésie (qui suppose donc une organisation du discours), elle met d'autre part en valeur le caractère atypique de sa syntaxe, soulignant notamment la large proportion de phrases nominales dans cette œuvre.

C'est d'un point de vue préférentiellement syntaxique que nous aborderons le problème : l'étude porte ainsi sur les « connecteurs enchâssants », c'est-à-dire les subordinants. Après avoir tenté une cartographie de ces connecteurs, en

s'interrogeant sur leur représentativité relative, et avoir alors constaté la faible représentation de connecteurs enchâssants à forte portée logique (on propose ainsi une typologie de ces connecteurs selon leur puissance logique), on constate que le texte dispose les conditions d'une atténuation de ses articulations logiques, tout d'abord en dissimulant les liens de dépendance syntaxique, puis en substituant aux connecteurs « enchâssants » des connecteurs non enchâssants, enfin, en usant de tours propres à effacer les relations logiques entre propositions.



## TABLE DES MATIÈRES

<b>Georges Molinié</b> La stylistique aux concours.....	7
--	---

### PREMIÈRE PARTIE : LA SUITE DU ROMAN DE MERLIN

<b>Stéphane Marcotte</b> Rudiments de poétique médiévale appliqués à la <i>Suite du roman de Merlin</i> .....	11
--	----

### DEUXIÈME PARTIE : CLÉMENT MAROT

<b>Jean Lecoite</b> Une poétique de l'impertinence : la liaison non pertinente dans <i>L'Adolescence clémentine</i> .....	27
---	----

<b>Jean Vignes</b> « Rentrez de bonne sorte » : le rentrement des rondeaux dans <i>L'Adolescence clémentine</i> .....	41
---	----

### TROISIÈME PARTIE : MOLIÈRE

<b>Lucile Gaudin-Bordes</b> « Ah, ah ! le défunt n'est pas mort » : formes discursives et effets pragmatiques de la contrefaçon dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	57
--	----

<b>Sophie Hache</b> « Voici qui est plaisant » : l'emploi des présentatifs <i>voici</i> et <i>voilà</i> dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	73
--	----

### QUATRIÈME PARTIE : PRÉVOST

<b>Geneviève Salvan</b> La représentation des discours dans <i>Cleveland</i> : le jeu de l'altérité et de la vraisemblance.....	93
---	----

<b>Agnès Steuckardt</b> Référence et points de vue : les désignations de Cromwell dans <i>Cleveland</i> .....	111
--	-----

177

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6 • PUPS • 2006

CINQUIÈME PARTIE : CHATEAUBRIAND

**Alain Guyot**

Le discours savant dans l'*Itinéraire* : évitements, escamotages et intégrations..... 125

SIXIÈME PARTIE : SAINT-JOHN PERSE

**Joëlle Gardes Tamine**

La périphrase chez Saint-John Perse..... 141

**Mathilde Vallespir**

Connexion syntaxique et logique poétique : d'une logique d'atténuation..... 153

Résumés ..... 171